

CLAUDE VIALLAT

L'HUMANITÉ, 10 mars 2026

«Ma peinture est sans trompe-l'œil»

EXPOSITIONS Deux grands événements, à l'hôtel des Arts de Toulon et à la galerie Ceysson & Bénétière, à Saint-Étienne, rendent hommage à l'artiste **Claude Viallat**, précurseur du mouvement Supports-Surfaces.



ENTRETIEN

Portrait de Claude Viallat derrière un pochoir. PHOTOMANCY

Nîmes (Gard), envoyé spécial.

Claude Viallat, malgré le temps, a gardé l'œil rieur et le regard joueur sur l'espace, les formes et les couleurs. Du mouvement Supports-Surfaces, dont il a été l'un des précurseurs avec Patrick Saytour et Daniel Dezeuze, l'artiste n'en finit plus de dérouler les secrets, comme un magicien. Dans son atelier, à Nîmes (Gard), où il a reçu *l'Humanité*, il déplie ses toiles soigneusement rangées, sans châssis, pour les montrer au visiteur, heureux. Le sol, tacheté de gouttes de peinture, semble un Jackson Pollock. À Toulon (Var) et à Saint-Étienne (Loire), deux expositions rappellent l'importance des œuvres du peintre et son apport essentiel, dans un monde artistique happé par le marché et moins transgressif que jamais. La première, « Avatar », est constituée de pièces réalisées ces vingt dernières années, toujours aussi fraîches et joyeuses. La seconde, chez Ceysson & Bénétière, présente soixante ans d'une création exceptionnelle. Bienvenue dans un univers sans support et sans surface !

Comment en êtes-vous arrivé à Supports-Surfaces ?

Après la guerre en Algérie où j'étais appelé, je me suis retrouvé à Paris, aux Beaux-Arts. J'étais dans l'atelier de Raymond Legueult. Ce qui m'a rapproché d'autres jeunes artistes parisiens qui sont devenus des amis : Kermarrec,

Buraglio, Parmentier... Il se trouve que j'ai été candidat au prix de Rome. Mais Legueult nous a dit qu'on n'avait aucune chance de l'obtenir parce qu'il était décerné d'avance. À partir de là, on était libres. On a fait de la peinture comme on le sentait. C'est une période pendant laquelle le peintre américain Robert Rauschenberg – quelqu'un qui a été précieux pour moi – exposait à Paris. Lorsque je me suis retrouvé à Nice au début des années 1960, c'était la période des nouveaux réalistes, il y avait Arman, César, Ben. On voyait tout et n'importe quoi. Une véritable salade niçoise. Il y a eu une exposition à la galerie Maeght intitulée « Vingt ans d'art contemporain » où tout mon travail était

exposé sur les murs, à travers tout ce que j'avais pompé. Je ne pouvais pas continuer comme ça.

Ainsi est née ce qui est un peu votre signature, cette forme, sorte d'amibe ?

À l'époque, je travaillais en mélangeant du colorant à mordant avec de la gélatine chaude et je peignais au sol mes toiles que je tendais sur châssis. C'était la plupart du temps des vieux draps. Mais j'étais complètement dispersé. C'est alors que j'ai pensé à la manière dont les maçons peignaient les cuisines dans la région. Ils chaulaient les murs en blanc. À l'aide de tissus ou d'éponges, ils tamponnaient les murs avec de la chaux rose ou de la chaux bleue, de manière à faire une sorte de papier peint du pauvre. J'ai trouvé que cette idée de répétition, élémentaire, sommaire, était très intéressante. Mais il fallait que je trouve quelque chose pour la porter, pour l'assumer. J'ai dessiné à main levée dans une plaque de mousse de polyuréthane une forme, la première qui venait, assez grande, un peu oblongue. Je l'ai trempée dans de la gélatine chaude et je l'ai pressée, cette fois, sur un drap. J'avais une empreinte et la construction d'un rapport de couleur entre le noir et le blanc. J'ai voulu nettoyer la forme. Je l'ai mise sous le robinet. J'ai essayé de couler le noir. Je n'arrivais pas à l'avoir net. Je l'ai trempée au fond du seau. Le lendemain, en la sortant, elle s'est désagrégée. J'ai utilisé le plus gros morceau. Ce que j'avais fait de manière volontaire, mais en voulant quelque chose quelconque, je l'ai obtenu par une manipulation absolument non prévue qui me donnait un résultat tout à fait particulier. J'ai commencé à travailler avec cette forme-là. Et au fur et à mesure, je voyais s'offrir de nouvelles possibilités. Je multipliais les toiles et j'avais l'impression d'avoir un boulevard devant moi.

Comment maniez-vous les couleurs ?

Je ne travaille pas avec énormément de couleurs. Je l'utilise comme marquant et comme valeur. Je ne lui donne pas de symbolique. Je travaille plutôt les formes et les valeurs. Bien sûr, je me sers de mon métier de peintre. Lorsque je commence à travailler, je ne sais pas du tout ce que je vais faire. Et quand la couleur m'a sorti de la toile, et que je la regarde, je vois un résultat qui ne sera pas celui que je verrai demain. Parce que la matière du tissu, la matière du support, aura travaillé la couleur et l'aura soit descendue, soit au contraire suraffirmée. Je verrai le résultat à ce moment-là. J'essaie le moins possible d'influencer le processus. Parce que tout ce que je peux faire, c'est du chic, et je n'en veux pas.

Lorsque vous examinez vos soixante années de travail, que vous dites-vous ?

Je me dis que j'ai encore beaucoup de choses à faire. C'est comme si je me remettais à lire en commençant par les années 1960 et 1970. Je reprends en ce moment des travaux que j'avais réalisés à cette époque-là. Comme j'élabore mes peintures sur le sol, je me suis demandé pourquoi le sol lui-même ne serait pas une toile. C'est ainsi que j'ai disposé sur la surface qui devenait l'image du sol. C'est une peinture extrêmement évidente, sans trompe-l'œil. Tout se voit, tout est accepté, tous les éléments des supports sont acceptés et tous sont gardés symboliquement. Mes toiles se démontent très facilement en les regardant. Quand vous travaillez sur une toile, en réalité vous la regardez se faire. Vous regardez ce qui vous plaît, ce qui ne vous plaît pas, et vous imaginez comment les choses pourraient se déplacer et devenir autre chose. Vous l'avez finie, elle est ce qu'elle est, mais toute l'histoire que vous vous êtes racontée en l'élaborant est logée dans votre tête et vous la mettez dans un bagage. Elle reviendra un jour, peut-être. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR PIERRE BARBANCEY

« Avatar 2005-2025, clin d'œil à Jean Fournier », jusqu'au 25 avril à l'hôtel des Arts de Toulon (Var). Rens. : 04 94 93 37 90.

« Claude Viallat : sa forme a 60 ans. 1966-2026.

Hommage à Henriette Viallat », jusqu'au 23 mai à la galerie

Ceysson & Bénétière, à Saint-Étienne (Loire). Rens. : 04 77 33 28 93.